

ACTUALITÉS Le printemps permanent des poètes

## A New York, les joutes poétiques du slam

Article paru dans l'édition du 05.03.04

Une nuit d'hiver dans l'East Village, au sud-est de Manhattan. Une poétesse nommée Queen Sheba se distingue parmi les concurrents. Le crâne rasé, de larges anneaux d'argent suspendus à de menues oreilles et un visage africain illuminé par la grâce, elle empoigne le micro et le public l'écoute avec recueillement : « La poésie ne t'appartient pas... La poésie ne m'appartient pas... Elle a été créée avant le temps du feu et avant le temps du tambour. » Le légendaire Nuyorican Poets' Café se trouve au milieu d'une petite rue aux murs couverts de graffitis. Longtemps un repaire de Portoricains nés à New York - les Nuyoricains -, le café est aujourd'hui le lieu sacré du slam. Chaque semaine s'y déroulent de véritables joutes poétiques au cours desquelles Latinos, Blancs, Noirs et Asiatiques viennent s'affronter à coups de strophes.

Alors qu'à Paris le slam est un phénomène de mode assez récent, à New York, on pratique la poésie orale depuis le début des années 1990. « Sonnet slam », « haïku slam », « slam érotique » ou encore « slam de minuit » : la formule est partout la même. Dans le cadre de compétitions très ritualisées, des poètes de tous bords montent sur scène pour donner voix - en trois minutes et dix secondes - à des compositions éclectiques. Les concours offrent à qui le désire l'occasion de déclamer une succession de couplets, à condition d'y insuffler émotion et mouvement. Les juges sont choisis au hasard parmi un public averti qui distribue des notes et décerne des prix. La compétition commence au niveau local et culmine sous la forme d'un tournoi national retransmis parfois à la télévision. Les poètes doivent faire preuve d'endurance et du sens du spectacle. « Dans le slam, la performance est un art au même titre que l'écriture », explique Marc Smith, ancien ouvrier du bâtiment devenu l'un des créateurs du genre.

### UNE PLACE MARGINALE DANS L'ÉDITION

En alliant le vers libre à la performance scénique dans un cadre qui se veut démocratique par-dessus tout, le slam a éveillé des vocations et suscité l'intérêt d'un large public. Le fondateur du Nuyorican, Miguel Algarin, considère le slam comme « un grand art de la rue, une sorte d'épopée contemporaine ». Bien que les cadences du slam soient influencées par le style déclamatoire du rap et les attitudes contestataires du hip-hop, il ne faut pas s'y tromper : certains slameurs maîtrisent fort bien les règles de la prosodie traditionnelle, voire le très shakespearien pentamètre iambique. Les thèmes de prédilection sont ceux que la poésie décline depuis la nuit des temps - l'amour, la politique et la mort -, mais le contexte est désormais le Lower East Side ou le South Bronx. Pratiqué par nombre d'ouvriers, de chômeurs et d'étudiants issus des minorités ethniques, le slam présente aussi un caractère de revendication politique qui fait parfois sa faiblesse.

Le slam est-il donc réellement poésie ? En raison de l'importance de la prestation et des immenses écarts de qualité stylistique, il tient une place marginale dans l'édition. Quelques slameurs de renom tels que Saul Williams et Patricia Smith ont publié des recueils, mais leur diffusion ne dépasse jamais les 2 000 exemplaires. Nombre de « slam artists » considèrent néanmoins leur art comme un genre littéraire à part entière.

Bien que la plupart des slameurs connaissent mal le corpus poétique traditionnel, certains poètes n'hésitent pas à citer T. S. Eliot ou Robert Frost. Mais si quelques universitaires admettent que le slam a restitué à la poésie un peu de cette patine populaire qu'elle avait perdu en Amérique depuis l'ère des Beats, ils refusent d'en démordre : le slam n'est pas de la poésie. Secu Sundiata, professeur de poésie afro-américaine à la New School de Manhattan, préfère reléguer le slam à l'univers de la « culture pop ». N'importe, le public américain s'est pris de passion pour l'aspect cathartique des prestations : bien des poètes viennent partager angoisse et mal-être dans l'espoir que les mots sauront délester un peu de douleur. C'est peut-être là l'éphémère étincelle du slam.

P/

Lila Azam Zanganeh

